

Alors vint Claudio Monteverdi

« Enfant de la Renaissance, funambule du chant mélodique et de la polyphonie, ce maître du madrigal sait capter « les étoiles du nord » et « les astres vénitiens », ses prédécesseurs, pour ouvrir la route au grand opéra. Et pour douze écus par mois ! Puis, la Sérénissime lui fait des avances... »

Monteverdi, c'est ce genre de roseau pensant, avec une santé de fer. Attendant comme l'agneau blotti dans le thym, et qui finira en beau vieillard bien sec. Désarmé, frémissant telle une graminée des champs, Claudio, impressionnable, sensitif, est tout prompt à suffoquer de bonheur sensuel (encore à soixante-dix ans, et prêtre tardif !) en évoquant la saveur des baisers des femmes, tout comme de s'effondrer sous le chagrin des humiliations et des deuils. Alors il fuit, retourne au nid natal, à Crémone, pour se revigorer dans le giron de la tribu. Papa, le bon docteur Baldassare Monteverdi doit fournir à l'occasion un certificat de maladie à son grand garçon de quarante ans (l'aîné de cinq), quand le pingre et fantasque patron de son cher fils, Vincenzo de Gonzague, duc de Mantoue, menace de le punir pour absence injustifiée.



Claudio le délicat, l'exténué, « Claudio se crève de travail » s'inquiète son frère cadet, son défenseur, son impresario, Giulio Cesare. Et pourtant, surtout ne pas s'y fier car la structure est celle d'une jeune tige d'osier, mais dedans, la mécanique est d'acier. Le raffiné, l'« intello » qui fréquente Platon et les vieux Latins, l'amène et courtois Claudio est le compositeur le plus têtu de tout l'Occident. Plus rageur d'avoir raison, plus intrépidement obstiné, plus libre, car s'il est un domestique, il n'est pas pour autant à vendre.

Dans cette Italie convulsive du naissant *Seicento*, dévastée par les guerres, le retour de la peste noire, les incendies, les pillages, l'hérésie de la peur propagée par la Contre-Réforme, les pourchasses encore de l'Inquisition, les excès capricieux de princes décadents, Claudio Monteverdi, sûr de son pas comme le berger de transhumance, enjambe son siècle, élève une œuvre qui ourdira les plus purs bonheurs en des siècles lointains. Ce modeste a fini par avoir raison de n'en pas douter. Le purgatoire aura tout de même duré plus de trois cents ans.

Rien, jamais, pas même les aboyeurs à ses chausses ne détourneront sa marche égale d'ascensionniste jusqu'au sommet qui l'obsède (« que la petite montagne de mon génie verdisse »), ainsi qu'il l'écrira au pape, en jouant sur son nom Monte-Verdi) : une musique inouïe. Hérétique, dissident, jusqu'au surgissement d'un chant qui n'appartient qu'à lui, jamais entendu, puisé au tréfonds des émotions humaines.



Pour Claudio, cet enfant qui a tété aux mamelles de la Renaissance, l'être humain est la mesure du monde, la forme achevée de la nature, la réflexion de l'Univers, l'écho des harmonies cosmiques. Sa musique chantera, enchantera les palpitations innombrables du cœur dans l'existence, et jusqu'au dernier versant.

Monteverdi verrouille l'âge gothique. Son art a plus de rapport avec la musique de Haydn, de Mozart, de Beethoven ou même de Brahms qu'avec celle de Palestrina. Pourtant plus de deux siècles le séparent de Brahms alors que vingt-cinq ans seulement séparent le jeune Monteverdi de Palestrina à la fin de sa vie. Chez lui, les émotions seront sublimes, aux confins des étoiles, quitte lorsqu'il est en haut, à mettre le pied en plein désespoir. Mais, sublimes, et jamais angéliques. De chair. Comme Shakespeare, son contemporain, seule la nature humaine l'intéresse.

Crémone, 15 mai 1567, dans cette famille ancienne et de bon renom, de luthiers et de médecins, on se dépêche de baptiser le fils premier-né de Baldassare Monteverdi. Une façon de lui assurer une place parmi les bruissements d'ailes des anges à l'entour des balustres du Paradis. Car en ce temps-là, on porte en terre tant de bébés que l'on se hâte. Sans oublier le rêve tenace qui hante ces hommes de « l'harmonie essentielle » qui associe les convictions catholiques aux préceptes de la sagesse païenne. Claudio, comme son père, pénétré de culture antique, vivra robustement à l'aise dans sa foi chrétienne qu'il exaltera dans les flamboiements grandioses des *Vêpres de la Vierge*.

Crémone, entre Milan et Parme, ourlée par les eaux serpentine du Pô, était alors une petite ville qui florissait grâce à la musique. Au long de ces ruelles aux senteurs de miel et résine, érable et sapin, les luthiers façonnent, tournent, assemblent les instruments les plus parfaits de l'Europe, déjà, près d'un siècle avant les Stradivari et Guarnieri. Ils fournissent en violes, luths, violoncelles, les cours et les chapelles musicales d'Italie, de France, d'Allemagne autant que les familles aisées qui s'adonnent au plaisir des concerts domestiques. Ils achètent des guitares (c'est la mode), des petites trompettes en bois, les *cornetti*, au son inimitable, et des petits violons miniatures qu'on fourre dans la poche de son habit, les "pochettes". Ainsi en est-il de l'environnement du jeune Claudio qui, très vite pris en charge par un maître de chapelle, excellent madrigaliste et compositeur religieux, apprendra le chant, le contrepoint, à jouer de la viole, du violon, et plus paraît-il, imprimera à quinze ans son premier recueil de vingt motets à trois voix...